Springer

Ethique réaliste au dix-huitième siècle (Bernard Mandeville)
Author(s): N. Westendorp Boerma
Source: *Synthese*, Vol. 7, No. 3 (1948/1949), pp. 235-240
Published by: Springer Nature
Stable URL: https://www.jstor.org/stable/20114047
Accessed: 11-02-2026 16:14 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at https://about.jstor.org/terms

JSTOR

Springer Nature is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Synthese*

This content downloaded from 209.97.146.110 on Wed, 11 Feb 2026 16:14:26 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

ETHIQUE REALISTE AU DIX-HUITIEME SIECLE

(Bernard Mandeville)

par

N. WESTENDORP BOERMA (Université d'Amsterdam)

Mandeville est à peu près oublié. Oubli bien mérité, croit Lecky; un paradoxe le rendit célèbre pour quelque temps, ses raisonnements qui se contradisent ne justifiaient pas cette gloire. Et beaucoup de savants ont été du même avis. Le nom de Mandeville figure dans l'histoire de l'éthique, mais on a l'impression que c'est plutôt par tradition que pour ses mérites; c'est un philosophe cynique qui n'a guère droit qu'à une mention. Mais toujours il y eut quelques savants qui l'apprécièrent davantage. Macauly par exemple a un grand respect pour sa connaissance du coeur humain. Mais ce fut l'exception.

Le vingtième siècle cependant commence à lui témoigner plus d'interêt. Sakmann [1]), Bobertag [2]), Rogers [3]) ont écrit des études sérieuses; Bobertag donna une bonne traduction allemande de fragments considérables de la Fable des Abeilles.

Et c'est M. Kaye [4]) qui, il y a environ vingt-cinq ans, contribua le plus à réhabiliter Mandeville en donnant une belle édition extrêmement soignée de la Fable des Abeilles, imprimée dans le caractère original avec les vignettes et enrichie d'une préface approfondie et enthousiaste et de notes explicatives. Réhabilitation magnifique. M. Kaye ne doute pas que cette réhabilitation ne soit définitive. Nous n'en doutons pas non plus. Impossible désormais d'ignorer Mandeville.

Est-ce que Mandeville nie la morale? C'est l'avis des historiens de l'éthique et souvent on dirait que le jugement est exact: „Grandeur d'âme ou vanité obstinée, car ces deux principes produisent le même effet", voilà une de ses expressions. Duperie, blague universelle pourrait-on dire aussi. Et il y a assez de preuves pour cette idée, surtout dans ses premiers écrits, qu'il n'a d'ailleurs jamais désavoués.

On peut même démontrer qu'il doit nécessairement en être ainsi

1) Dr. Paul Sakmann, Bernard de Mandeville und die Bienenfabel-controverse. Freiburg, 1897.
2) Otto Bobertag, Mandevilles Bienenfabel. München, 1914.
3) The ethics of Mandeville, Intern. Journ. of Ethics, Oct. 1925.
4) The late Fable of the Bees, Oxford, 1924.
C'est l'édition que nous avons consultée.

This content downloaded from 209.97.146.110 on Wed, 11 Feb 2026 16:14:26 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

chez lui. Il donne la définition suivante de la vertu: triomphe de la raison sur les passions. Et sa psychologie renferme l'idée que l'homme est un composé de passions dont à mesure de sa force l'une ou l'autre passion a ou aura le dessus. Il se moque même de l'extinction des passions: „Je pourrai me vanter de témoigner autant de désintéressement et de mépris pour les richesses que Sénèque. Je voudrais même entreprendre d'écrire en faveur de la pauvreté deux fois plus de volumes que ce philosophe n'en a jamais écrit, pourvu seulement que j'eusse la dixième partie de ses revenus. Je pourrais dans cet état enseigner le chemin à ce Summum Bonum, à ce souverain bien, aussi exactement que j'enseignerais celui qui conduit à ma maison. Je dirais aux hommes, que pour se dégager de tout attachement mondain et pour purifier son esprit, il faut se dépouiller de ses passions comme on ôte les meubles d'une chambre qu'on veut nettoyer parfaitement. Je suis très persuadé, dirais-je, que les plus rudes coups de la fortune ennemie, ne peuvent non plus faire de mal à un esprit aussi vide de toutes craintes, de tous désirs et de toutes inclinations, qu'un cheval aveugle ne pourrait en faire, s'il était dans un grand espace où il n'y eut rien contre quoi il pût heurter. J'ai une idée fort nette de la théorie de toutes ces belles maximes, mais la pratique en est très difficile. Si vous vous avisez de venir vider mes poches ou d'enlever la nourriture devant moi lorsque j'ai faim, ou que vous fissiez seulement le moindre mouvement pour me cracher au visage, je n'oserais promettre de me conduire en philosophe."

On sent la polémique contre certaines conceptions de la morale. Il en est souvent ainsi chez lui; il fait semblant d'accepter une théorie, pour en démontrer ensuite l'absurdité. Ce n'est pas un ascète. Nous ne le croyons pas, lorsqu'il prétend préférer la vie monacale de renoncement à soi-même et il ne désire pas que nous le croyions.

Pourtant il serait prématuré de prétendre pour cela qu'il nie la „morale". On devrait plutôt dire que dans son esprit se joue un conflit entre la conception féodale et chrétienne de la morale et la conception industrielle capitaliste, conflit dans lequel la dernière l'emporte.

Voici l'opinion de M. Kaye. Mandeville est utilitaire dans l'acception générale du mot. On peut certainement défendre cette opinion. De très sages politiques n'ont-ils pas par des honneurs flatteurs engagé l'homme à travailler pour le bien général? Et Mandeville ne voyait-il pas en cela l'origine de la morale? J'ai noté la remarque suivante: „De tout cela il résulte évidemment qu'en jugeant de la bonté ou de la malice des actions, on fait uniquement attention au bien ou au mal que la société en ressent, sans faire aucune réflexion sur l'effet que ces mêmes actions produisent sur celui qui en est l'auteur." Il y

This content downloaded from 209.97.146.110 on Wed, 11 Feb 2026 16:14:26 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

aurait à citer davantage dans ce genre. Mais il serait arbitraire de dire que nous avons affaire ici au v r a i Mandeville.

Il y a aussi des pages où il semble énoncer la morale de „l'honnête homme" comme souverain principe. Mais il réfléchit trop bien et a un sentiment trop fin pour ne pas s'apercevoir que „la bonté morale" est autre chose. Comparez par exemple cette description: „Un homme d'honneur qui ne doit jamais ni tromper, ni mentir, ni refuser de payer une dette de jeu quoique son créditeur ne pût faire valoir aucun droit contre lui, peut très bien s'enivrer, jurer et retenir l'argent des marchands qu'il ne paye pas, sans s'embarasser de leurs sollicitations. Un homme d'honneur doit être fidèle à son prince et à sa patrie, pendant qu'il est à leur service; mais se croit-il lésé de leur part, il peut les abandonner et leur faire tout le mal possible. S'il ne lui est pas permis de changer de religion par intérêt, il peut sans scrupule être aussi libertin qu'il le voudra et ne jamais en pratiquer aucune. Il ne doit pas séduire la femme, la fille ou la soeur d'un de ses amis ou une personne qui lui a été confiée: hors de là il peut se coucher avec tout le monde."

Ce passage ne donne pas l'impression qu'il défend la morale de l'honnête homme à tort et à travers. Il estime beaucoup cette attitude devant la vie, néanmoins les règles n'en sont pas pour lui un critérium de jugement moral.

D'ailleurs la pointe disparaîtrait de la fable si nous considérions Mandeville comme un utilitaire. Les „vices" cesseraient alors d'être des vices, parce qu'ils serviraient au bien général. Le mal est pour lui un mal et la satire est une satire, quoiqu'on ne soit pas toujours très sûr, s'il parle sérieusement ou non. En tout cas il est évident qu'il ne veut pas de politique „morale"; dirons-nous: il veut une politique de prospérité? Il n'est pas nécessairement pour cela un négateur de la morale. A dessein il emploie deux mots différents pour ce qu'en général on rend par le seul mot: „bon". „Good" veut dire salutaire, utile et „virtuous" veut dire: moralement bon. Le dernier mot seul implique un jugement moral.

Or ce jugement apparaît dans tous ses écrits. Nous constatons qu'il a en premier lieu une fonction critique. Beaucoup de choses qui ont l'air très respectable ne le sont pas tellement en réalité. Nous autres hommes, nous ne différons pas les uns des autres autant qu'on croit quelquefois. Nous sommes tous très humains, c'est à dire que nous avons beaucoup de défauts humains. La connaissance de soi-même a un goût très amer. Dans un dialogue Horatio dit: „C'est une cruelle chose que cet examen (de soi-même). Depuis la dernière fois que je vous ai vu, je l'ai essayé à trois reprises, jusques-là que la peine qu'il m'en a coûté,

This content downloaded from 209.97.146.110 on Wed, 11 Feb 2026 16:14:26 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

m'a mis tout en sueur. Incommodité qui m'a forcé d'abandonner ce dessein". Nous ne voyons pas là une plaisanterie. Cependant ne le prenons pas trop au sérieux non plus. Le contenu de ses jugements est en général sain et normal. L'activité, l'amour de la vérité et la sincérité occupent une large place dans son idéal. Il a une profonde estime pour la femme; elle a des organes plus délicats que l'homme. Il loue la Hollande, parce que la femme y occupe dans la vie publique une place honorable. Est-il religieux? Sans doute il est anti-clérical, et quelquefois il est si injuste que l'on comprend que l'on ait pu s'indigner. Son caractère passionné l'entraîne. Cromwell est un hypocrite. Mandeville n'a pas pénétré l'âme des puritains. Il a un grand respect pour les merveilles de l'univers. Mais il ne peut se faire une idée de ce qui est spécifiquement religieux. A l'occasion il s'incline devant la religion, mais il n'en voit que le côté extérieur. Pourtant l'influence du calvinisme sur sa conception de l'homme nous semble indéniable.

En tout cas Mandeville n'est pas amoral dans ses études. Mais cependant une éthique, une théorie morale, il ne l'a pas donnée à l'humanité. C'est vrai. Nous en plaindrons-nous? N'y a-t-il pas eu assez, trop de théories éthiques? M. Rogers dit dans son article sur Mandeville: „La question est de savoir si le fait qu'on s'est occupé exclusivement des idéals n'a pas été pour la philosophie une des causes de la stérilité relative de la spéculation éthique; et il est tout à fait certain que cela a encouragé les hommes à considérer des formules comme des faits pourvus d'autorité et des conventions comme des idéals désirables, de sorte que la connaissance de soi-même, qui seule donne une base de conduite saine a été entravée et découragée." Il y a du vrai en cela.

Bien que Mandeville n'ait pas donné une éthique, il a dans une large mesure bien mérité de l'éthique pour autant qu'elle est une science qui examine et réfléchit. Il sait percevoir et distinguer, travail très utile pour l'éthique. Nous citerons en exemple une caractéristique précieuse de ce qu'il désigne comme „virtuous", „moralement bon" et puis nous donnerons une de ses observations qui renferme une analyse.

Une caractéristique est tout autre chose qu'un critérium. Un critérium se rapporte au contenu et Mandeville ne reconnaît pas un pareil critérium absolu. Mais il croit pouvoir citer une caractéristique. Tout ce qui est moralement bon comporte cette caractéristique: on a dû vaincre une passion. La vertu suppose une lutte contre des passions impérieuses. Elle ne nous est pas innée et elle ne s'acquiert pas sur le chemin de la moindre résistance.

Au fond de cette assertion il y a une polémique contre la théorie optimiste de Shaftesbury. Il y emploie un argument ad hominem. „Une

This content downloaded from 209.97.146.110 on Wed, 11 Feb 2026 16:14:26 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

personne élevée dans l'aise et dans l'abondance, apprendra à éviter tout ce qui lui fait de la peine, s'il est d'un naturel doux et indolent. S'il préfère de réprimer sese passions, ce sera plutôt à cause des inconvénients qui en naissent et d'un trop grand empressement pour le plaisir, et de l'esclavage où nous mettent nos passions lorsque nous les satisfaisons, que par aucun dégoût réel pour les plaisirs des sens. Il peut arriver qu'une personne élevée sous les yeux d'un grand philosophe d'un caractère doux et humain, et capable de former un jeune homme puisse, éblouie par des circonstances si favorables, avoir une meilleure opinion de son état intérieur qu'il ne mérite effectivement. Dans ce cas il peut se croire vertueux, tandis que ses passions sont simplement endormies." Mandeville n'est convaincu du bien moral que lorsqu'il voit un sacrifice. Et cette caractéristique est loin d'être défectueuse. L'Amour de la vérité.... victoire sur le mensonge; le zèle.... conquête sur l'indolence innée; la discrétion.... maîtrise de l'orgueil. L'Amour suppose que nous sommes susceptibles de haine et n'est donc possible que chez l'homme. Mandeville pourrait bien avoir raison et, effectivement il a en grande partie raison.

Voici l'essai d'observation contenant une analyse: „Un gentilhomme de campagne rencontra derrière la bourse un crocheteur, qui allait et venait les mains dans les poches; s'approchant de lui, il lui demanda s'il voulait lui faire le plaisir de porter une lettre à Bow-Church, qu'il lui donnerait un sou pour sa peine. Le crocheteur exigea deux sous pour faire ce message, assurant qu'il aimait mieux rester les bras croisés que de travailler pour rien. Le campagnard le quitta, pleinement persuadé que ce crocheteur était extrêmement paresseux; puisqu'il aimait mieux battre inutilement le pavé, que de gagner un sou avec si peu de peine. Quelques heures après ce même gentilhomme se trouvant avec quelques amis dans une taverne située dans Threadneedlestreet, un d'eux se rappela qu'il avait oublié d'envoyer à la poste une lettre de change, qui devait absolument partir cette même nuit. Cet oubli l'inquiète, et il dit qu'il lui fallait incessamment un homme qui allât en toute diligence à Hackney. Dix heures étaient déjà sonnées, on était au milieu de l'hiver, il pleuvait à verse, et tous les crocheteurs devaient naturellement être au lit. Il lui en fallait cependant un, quoi qu'il coutât. Le sommelier le voyant si fort en peine, l'assura qu'il connaissait un homme qui ferait infailliblement son affaire et qui sortirait même du lit, si la récompense était bonne. Comment bonne, répondit le gentilhomme, n'en doutez point, mom ami; si vous connaissez quelque homme expéditif, allez lui dire qu'il se dépêche et qu'il y a un écu pour lui, s'il est de retour avant minuit. Le garçon sorti, il va réveiller son homme, qu'il instruisit de ce qu'on exigeait de lui; et il revint au bout

This content downloaded from 209.97.146.110 on Wed, 11 Feb 2026 16:14:26 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms

d'un quart d'heure, avec l'agréable nouvelle que la commission serait exécutée dans le temps marqué. Cependant ses amis se divertissaient, et lorsqu'ils aperçurent que minuit approchait, ils sortirent leurs montres et ne parlèrent plus que du retour du messager. Les uns assuraient qu'il pouvait encore être de retour au temps marqué, les autres croyaient la chose impossible. Enfin ceux-ci triomphaient, il ne s'en fallait plus que de trois minutes qu'il ne fût minuit, lorsque le diligent messager entra. Ses habits étaient tout mouillés et lui-même était tout fumant de chaleur, et tout en sueur Il n'avait pas un fil de sec sur lui excepté son portefeuille, d'où il tira la réponse au billet qui lui avait été remis par le garçon sommelier. Le gentilhomme, charmé du prompt retour du messager, lui donne l'écu qu'il lui avait promis; quelqu'un de la compagnie lui verse à boire; tous ensemble le louent de sa diligence. Mais quelle he fut pas la surprise du gentilhomme campagnard, lorsque ce crocheteur s'approchant de la lumière pour recevoir le verre qu'on lui tendait, il le reconnut pour être le même homme qu'il avait jugé le plus paresseux de tous les mortels, parce qu'il avait refusé de gagner un sou."

L'histoire nous apprend qu'il ne faut pas confondre l'oisiveté, l'indolence et la nonactivité, parce qu'on veut être actif d'une autre façon. Mandeville sait apprécier cette paresse-là; puisqu'elle a fait inventer les machines, tandis que l'indolence est sans valeur.

Nous voilà, au fond, de nouveau, au milieu de la psychologie. Nous en arrivons toujours là avec Mandeville. Il est psychologue, ou mieux encore: c'est un incomparable connaisseur des hommes. Il dit: Il n'y a pas de livre plus détaillé et plus sûr que la nature humaine, pour ceux qui veulent l'étudier avec zèle. Il l'a étudié avec beaucoup de zèle. Souvent il a été frappé par ce qu'il répète aussi à plusieurs reprises; man is made up of contrarieties. On a l'impression que cela s'applique en particulier à sa propre personne. Il est toujours honnête, mais quelquefois il est grossier jusqu'au cynisme et puis encore il est capable d'un vol hardi des idées. Il nous blesse et il peut être très amusant. Sans aucun doute lui-même n'est pas le spécimen le moins interessant de l'espèce humaine.

This content downloaded from 209.97.146.110 on Wed, 11 Feb 2026 16:14:26 UTC
All use subject to https://about.jstor.org/terms